

L'Année de la confirmation

Francine Laurendeau

Numéro 204, septembre–octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurendeau, F. (1999). L'Année de la confirmation. *Séquences*, (204), 25–27.

Cannes 1999

L'Année de la confirmation



Le Barbier de Sibirie - Une démonstration éblouissante de virtuosité et de roublardise.

Certaines sélections cannoises ont révélé de nouveaux talents, voire de nouvelles cinématographies. La programmation de cette année était, dans l'ensemble, très forte en authentique cinéma d'auteur; à cette nuance près qu'il s'agissait, pour la plupart, de films de cinéastes reconnus qui poursuivent leur exploration et nous proposent un cinéma de la confirmation, de l'approfondissement, de l'aboutissement de leur œuvre.

Dans le meilleur des cas, cela nous vaut *Le Temps retrouvé*, de Raoul Ruiz, et *Tout sur ma mère*, de Pedro Almodóvar. Après une trentaine de films qui explorent les thèmes de la mémoire, du mensonge, du fantastique, on a presque l'impression que Ruiz n'a fait, pendant toutes ces années de recherche, que se préparer à transposer Marcel Proust à l'écran, ce qu'il fait avec un bonheur inégalé, d'autant plus qu'il bénéficie enfin d'un budget digne de l'entreprise et d'une distribution à la fois éminemment

prestigieuse et très ingénieusement composée. C'est très certainement la première adaptation où, non seulement on croit à cette incarnation de Proust et de ses personnages, mais où on sent palpiter le cœur même de la création proustienne. Tandis que, dans *Tout sur ma mère*, Almodóvar élève au rang du grand art le mélodrame et le kitsch qui, d'un film à l'autre, menaçaient de nous lasser.

Huit ans après *Les Amants du Pont-Neuf*, Leos Carax nous revient inchangé avec, toujours, ses personnages masochistes et leur

hantise douloureuse de la marginalisation, de la clochardisation. *Pola X* est un film inégal et lancinant, riche de quelques instants fulgurants. Quant à Nikita Mikhalkov, il nous fait, avec *Le Barbier de Sibirie*, une démonstration franchement éblouissante de sa virtuosité et de sa roublardise. Une mauvaise surprise. Mais, l'heureuse surprise, c'est sans contredit *Rosetta*, de Luc et Jean-Pierre Dardenne, qui a remporté la Palme d'Or. Bien sûr, à peu près tout le monde avait aimé *La Promesse*, leur deuxième long métrage de

KADOSH, D'AMOS GITAI

Le Québec a connu, il n'y a pas si longtemps, un intégrisme catholique même si, aujourd'hui, l'intégrisme unanimement condamné, c'est le fondamentalisme islamique. Mais l'intégrisme peut aussi être juif, comme nous le rappelle magistralement le cinéaste israélien Amos Gitai. Son histoire se déroule à Mea Shearim, quartier juif ultra orthodoxe de Jérusalem. Au petit matin, auprès de sa femme endormie, un homme prie tout en s'habillant. Chacune de ses paroles, chacun de ses gestes obéit à un rituel précis. La caméra suit dans le détail cette étrange cérémonie dont certains mots font tiquer l'observateur profane, comme ce merci à Dieu de «n'être pas né femme». Et c'est justement le destin parallèle de deux femmes que nous propose le réalisateur. Mariée depuis dix ans, Rivka n'a pas d'enfant. Dans un contexte où les relations sexuelles sont sévèrement codifiées, la femme porte seule le poids de la stérilité. Il faut voir avec quelle attention cruelle ses sécrétions intimes sont étudiées et commentées. Gitai nous fait pénétrer dans l'univers de cette femme amoureuse mais soumise jusqu'à accepter sa répudiation, prostrée dans un désespoir silencieux. Heureusement pour nous, Rivka a une sœur plus jeune qui, mariée contre son gré, aura, elle, la force de se révolter et de partir. Un film grave, pudique et tendre, admirablement interprété par des comédiennes et des comédiens dont le jeu intériorisé évite les pièges du genre, le pittoresque facile et la caricature. Signalons enfin que *kadosh* peut être traduit par *sacré*. (FL)

fiction, une histoire apparemment toute simple qui contenait des révélations terrifiantes sur l'exploitation des immigrants en Belgique, film qui s'inscrivait dans la suite logique de leur filmographie après une dizaine de documentaires à caractère social. *Rosetta* est également un film à portée sociale, si l'on veut, mais c'est d'abord le saisissant portrait d'une jeune femme qui se sent exclue de l'ordre établi (pas de diplômes, pas d'argent, pas de père, une mère alcoolique, une roulotte comme logement) et qui est obsédée par le désir d'être acceptée par la société, de se trouver du travail, bref d'être comme tout le monde. *Rosetta* est une battante, une guerrière, une idée fixe entièrement tendue vers son but avec une force désespérée. Un film nerveux, haletant, porté à bout de bras par Émilie Dequenne, une actrice étonnante d'énergie, de justesse et de présence. C'est son premier rôle au cinéma et sûrement pas son dernier.

Je n'en dirai pas autant des acteurs du deuxième long métrage de Bruno Dumont, *L'Humanité*. Souvenez-vous de *La Vie de Jésus*. Ça se passait à Bailleul, tristounette petite ville flamande, où des jeunes traînent leur ennui et leur flemmardise. Les paysages et l'accent du nord de la France, la description d'une jeunesse tragiquement désœuvrée, la crudité sans apprêt des scènes sexuelles, la lenteur de la narration, jusqu'à l'inexpérience

des acteurs, tout cela composait un premier film malgré tout plutôt sympathique et rafraîchissant. Le problème, c'est que *L'Humanité* en remet. L'action se situe encore à

Bailleul où la vie quotidienne est toujours aussi décourageante. Le scénario et les personnages sont inaboutis, les acteurs atones. L'accent du Nord a perdu de sa nouveauté, tandis que les plans n'en finissent plus de s'allonger. Je ne suis pas en train de vous dire qu'il s'agit du navet du siècle. Cette exploration d'un monde pratiquement inédit à l'écran n'est pas sans intérêt. Mais pourquoi avoir donné à ce film le Grand Prix spécial du Jury et deux prix d'interprétation? Car il faut bien parler du palmarès de ce cinquante-deuxième Festival de Cannes, dont le jury était présidé par David Cronenberg.

Rappel. Depuis sa création en 1978, le Grand Prix spécial du Jury est censé avoir la même importance que la Palme d'Or et «fournir une réponse au fameux problème de la dichotomie cinéma de recherche versus cinéma grand public, explique le critique et historien Pierre Billard. La Palme d'Or irait, parmi les films aboutis, au meilleur film grand public, tandis que le Prix spécial irait au film le plus novateur¹». En d'autres ter-

LA BALIA, DE MARCO BELLOCCHIO

Même dans la prestigieuse compétition cannoise, certains films passent presque inaperçus. On a peu parlé de *La Balia*, de Marco Bellocchio, dont, à vrai dire, je n'attendais pas grand-chose. Ce cinéaste italien a réalisé, dans les années 60 et 70, des films vigoureux et contestataires où il s'en prenait à la société bourgeoise (*Les Poings dans les poches*), à l'influence de l'église catholique italienne (*Au nom du Père*), à la discipline militaire (*La Marche triomphale*). Et puis j'ai eu l'impression qu'il n'avait plus grand-chose à dire, peut-être parce que ses films se sont espacés et ont presque cessé de nous parvenir. D'ailleurs, *La Balia* signifie «La Nourrice». Comment peut-on choisir un sujet aussi vieillot?

Librement adaptée d'un conte de Luigi Pirandello, cette histoire se déroule à Rome, au début du siècle, dans une grande maison bourgeoise où Vittoria (Valeria Bruni Tedeschi) accouche d'un fils qu'elle n'arrive pas à nourrir. À cette époque, le commun des mortels ignorant la pasteurisation du lait animal et l'usage du biberon, le lait maternel représente une nécessité vitale pour le nouveau-né. Mori (Fabrizio Bentivoglio), le mari de Vittoria, va donc illico dans un village se mettre en quête d'une nourrice et en ramène une jeune paysanne, Annetta (Maya Sansa), qui se consacre si entièrement au bébé que, bientôt, celui-ci ne reconnaît plus qu'elle, ne sourit plus qu'à elle. Au point que la mère se sent dépossédée et coupable.

Mais, pour pouvoir allaiter un enfant, il faut soi-même avoir récemment enfanté et une nourrice doit forcément avoir laissé à d'autres le soin de son propre enfant. Qu'est devenu celui d'Annetta? On découvrira peu à peu le drame intime de la jeune femme tandis que s'établit entre elle et Mori un lien privilégié. Tout cela se passe dans un climat de troubles sociaux et de répression policière, ce qui n'est pas sans lien avec le secret d'Annetta. Un climat que traverse aussi la présence de la folie, Mori étant neuropsychiatre et s'occupant de malades mentaux. Un film intelligemment écrit, dirigé avec rigueur et sensibilité, interprété par un émouvant trio d'acteurs. Que Bellocchio me pardonne, *La Balia* est un film remarquable, un film rare. (FL)

FELICIA'S JOURNEY, D'ATOM EGOYAN

À dix-sept ans, Felicia traverse la mer d'Irlande pour tenter de retrouver le garçon qui l'a mise enceinte et qui l'a quittée sans laisser d'adresse. Elle croit savoir qu'il travaille dans une fabrique de tondeuses à gazon, à Birmingham. Le hasard met sur son chemin Hilditch, un très gentil monsieur qui se spécialise dans le sauvetage des jeunes filles en détresse, en réalité un homme d'autant plus dangereux qu'il semble adorablement inoffensif. Mais, comme la dernière femme de Barbe Bleue, Felicia va sortir victorieuse de l'épreuve. Un film sans violence apparente, le seul sang que vous verrez perlant au cou de Saint Jean Baptiste décapité, au cours d'une représentation de *Salomé* entrevue à la télé...

Felicia's Journey est la très inventive adaptation d'un roman de William Trevor. Parmi les inventions du scénario, le personnage de Gala, star d'une émission culinaire du début des années 50 interprétée par une Arsinée Khanjian désopilante: elle exécute de bons petits plats avec l'aide d'un petit garçon balourd dont elle se moque à plaisir. Depuis le lent panoramique du début dans la maison de Hilditch — un décor chargé de menaces et de secrets qui annonce le personnage sans encore le révéler —, l'insidieuse subtilité avec laquelle s'assemblent peu à peu les éléments de l'énigme Hilditch est infiniment séduisante. Il faut dire que le jeu de Bob Hoskins est d'un raffinement diabolique, on met du temps à admettre que ce quinquagénaire replet et souriant soit un monstre de perversité. Elaine Cassidy est une Felicia naïve mais pas bête, transparente et très brave devant son persécuteur. On songe à l'affrontement entre la Belle et la Bête, entre l'Ogre et le Petit Poucet.

À la conférence de presse cannoise, on a reproché à Atom Egoyan d'avoir encore détourné un roman (après *The Sweet Hereafter*), d'avoir eu un producteur américain et d'avoir utilisé une narration conventionnelle, bref, d'être tombé dans le *mainstream*. Un peu plus et on le qualifiait de cinéaste hollywoodien. Air connu: certains critiques aimeraient qu'un réalisateur refasse toujours le même film, *Exotica* en l'occurrence. Si son dernier long métrage a des allures plus classiques que ses premiers, son récit n'en est pas moins original, avec des pointes d'un humour insolite, notamment dans l'utilisation des bandes vidéo que se projette Hilditch, à qui Egoyan a imaginé un passé qui n'était pas dans le roman: le petit garçon balourd des années cinquante, c'était lui, et la persifleuse Gala, sa mère. Décidément, j'ai hâte de revoir **Felicia's Journey**. (FL)



Un film sans violence apparente

mes, la Palme d'Or est attribuée au meilleur film *populaire* et le Grand Prix au meilleur film *cinéphilique*. En préférant *L'Humanité* aux films, à mon avis superbement réussis, d'Amos Gitai, Raoul Ruiz, Atom Egoyan, Marco Bellocchio, Tim Robbins, Takeshi Kitano, Jim Jarmusch, John Sayles, pour ne nommer que ceux-là, il semble que le jury ait voulu faire un pied de nez à l'establishment cinématographique. Une bien vaine et bien puérile provocation, dont je ne vois vraiment pas à qui elle peut profiter. Si le prix d'interprétation à Émilie Dequenne est justifié pour *Rosetta*, encore que la Palme d'Or aurait suffi, ceux à Séverine Canele et Emmanuel Schotté pour le film de Bruno Dumont relèvent de l'irresponsabilité. (Entendez-moi bien, ce n'est pas au statut d'acteur amateur que j'en ai. Le jeune comédien trisomique du *Huitième Jour*, tout comme la petite fille de quatre ans de *Ponette*, méritaient largement leur prix d'interprétation.) J'ai envie de laisser le dernier mot à la cinéaste Nelly Kaplan qui, dans sa chronique cinéma du *Magazine littéraire*, mentionne, toujours moqueuse, «le dernier Festival de Cannes où un jury, se croyant provocateur et n'étant qu'imbécile, couronna des kilomètres de pellicule "sociale" d'une totale ineptie et éleva au rang de comédiens des bipèdes en limite de défaillance chromosomique².»

Francine Laurendeau

1. *D'or et de palmes – Le Festival de Cannes*, Pierre Billard Découvertes Gallimard, 1997

2. *Magazine littéraire* – n° 378, juillet-août 1999

Le plus important distributeur canadien de films et vidéos indépendants

Plus de 1 000 titres
au catalogue
depuis 1977 !

www.cinemalibre.com

• Achat • Location
• Purchase • Rental
(514) 861-9030